

CORRESPONDANCE IMAGINAIRE

DJ MEHDI

Par Rachèle Bevilacqua
Illustration de Fiodor Sumkin

Paris, le 15 juin 2012

Mehdi, Mon Cher Mehdi,

11 septembre 2011. Je suis littéralement à l'autre bout du monde. En Tasmanie. En reportage. Dans un état d'intense bonheur que, peut-être, seul le voyage peut procurer. Je touche à l'extraordinaire, au merveilleux, à l'impossible. Le décalage horaire, l'ouverture à l'autre, à l'inconnu, c'est grisant. J'ai l'impression que la vie n'a pas de limites. C'est magique. Tu sais de quoi je parle. Peu d'Occidentaux ont la chance d'aller en Australie. Toi, tu y as été plusieurs fois. Tu jouais dans des clubs à Sydney et à Melbourne. Ces villes n'étaient qu'une étape parmi tant d'autres dans tes longues tournées d'été. Tu pouvais partir trois mois, passer d'une ville à l'autre, d'un continent à l'autre, en l'espace de quelques jours, de quelques heures. Je ne cessais de t'interroger sur ces ailleurs, ce rythme sans temps où, pour toi, le jour devient la nuit, la nuit, le jour et ton jeudi était soit un mercredi soit un vendredi à Paris. Les perceptions s'amplifient. Que voyais-tu ? Qui étaient tous ces gens que tu rencontrais ? N'étais-tu pas frustré de ne pas avoir le temps et souvent l'énergie de visiter les villes dans lesquelles tu jouais ? Comment vivais-tu tes retours à Paris, dans cette autre vie réglée ? « Oui c'est vrai, c'est compliqué et super crevant, disais-tu, mais quelle chance de pouvoir vivre ça ! *I'm a Lucky boy.* » *You are a LUCKY BOY.* Tu étais un homme chanceux car tu avais la conscience d'être en vie. Et peu l'ont. Tu voulais traverser la vie en la vivant. Tu lui étais présente. Tu l'écoutais. Ne cessais de l'interroger. Pour comprendre ce que tu foutais là et qui tu étais. Tu me disais « RIEN n'est gratuit. Sois à l'écoute. Car rien n'est hasard. » Tu prenais tout ce qui pouvait faire de toi un HOMME. L'autre n'était pas qu'un reflet, mais une source de savoir avec qui tu échangeais pour essayer d'aller encore plus loin dans la compréhension du monde.

Avec toi, je passais des heures à essayer de décoder, de comprendre les pensées des uns et des autres, et à chaque fois que l'un apportait un livre, une musique, un film, une photo à l'autre, c'était un plaisir et une victoire. Nous étions celui ou celle qui ouvrait à l'autre la porte d'un nouveau monde à explorer. Et ça nous rendait joyeux. Dans le vol qui m'emmène en Tasmanie, je découvre « Kiss Lonely Good-Bye », un morceau de Stevie Wonder, un premier rôle dans notre univers, peuplé des GRANDS de ce monde, de ceux qui l'ont changé pour le rendre meilleur, et C'EST À TOI QUE JE PENSE. Je n'attends qu'une chose, c'est de t'en parler, sachant déjà que tu vas te moquer de moi, car ce titre est horriblement acidulé et que, évidemment, j'imagine, tu le connais. Ta culture musicale est démente. Mais pas que. Tu es aussi un grand fan

des relations internationales, le destin de l'humanité, disais-tu, de Sartre, de l'existentialisme et des surréalistes. L'art était essentiel dans ta vie, c'est là où tu allais chercher les clés pour la comprendre. La peinture, comme pour Gainsbourg, en était l'expression la plus vraie. Tu as passé des heures à me parler de Michel-Ange et du Caravage. Quand tu rencontres Fafi, en 2004, je crois, tu tombes fou amoureux et, avec elle, tu poursuis cette quête de sens. Elle est graffeuse. Niel naîtra quelques mois plus tard. Au printemps dernier tu m'as confié, au Square Gardette, espérer que, lui aussi, trouve une passion. Quelque chose qui l'aide à grandir, à s'épanouir, à devenir un homme.

Mehdi, je garde un souvenir ensoleillé et merveilleux de nos échanges.

En tournée, tu parcourais principalement l'Asie, l'Europe et les États-Unis. Aucun souvenir que tu aies été en Afrique. Je me demande ce que tu aurais raconté si tu avais joué sur ce continent. Tu faisais preuve d'un grand attachement à la Tunisie, le pays d'origine de ta mère. Tu suivais de près la politique de Ben Ali et parfois tu rendais visite à ta famille. La famille. Tu voulais écrire l'histoire de la tienne. Tu voulais l'écrire avec Chris Ware, ton auteur préféré de BD. Tu voulais écrire l'histoire de la première famille africaine qui s'est installée à Gennevilliers. C'était en juillet 1964. Tu me racontais en souriant que les services sociaux avaient, avant toute chose, changé le prénom de tes oncles et de tes tantes. Ta mère Latifa s'est vue appelée Danièle, ta tante Fatia, Martine, et ainsi de suite. Tu parlais aussi, avec beaucoup d'admiration, de ta grand-mère qui a été la première femme à obtenir son certificat d'études dans son quartier à Tunis. Tu imaginais ainsi transmettre, à travers le quotidien de cette famille, une plus Grande Histoire. Cette histoire ressemble à bien d'autres mais tu la savais unique. C'est ici, pensais-tu, que se nichent la force et la beauté de chaque être. Tu ne portais donc jamais de jugement car, disais-tu, « tu ne sais pas pourquoi un tel ou un tel agit de la sorte ». Tu essayais de comprendre.

Depuis notre rencontre en 2003, je n'ai cessé de t'interroger, d'essayer de remonter un fil. J'avais envie de te connaître. Et plus j'avais et plus j'étais séduite. Tu réussissais ce que, à l'époque, je n'arrivais pas à faire : trouver les ponts entre les contradictions apparentes que chacun porte en soi. Plus tu avançais dans ta vie, plus tu te rendais compte que tu ne pouvais pas être réduit à un genre, appartenir à une école, à une bande et tu as toujours franchi le pas, pour aller ailleurs, pour faire exister les différents traits de ta personnalité, la diversité de ton intériorité. Tu essayais toujours d'aller contre toi-même et contre ce que les autres attendaient de toi. Tu étais un homme LIBRE et ENGAGÉ. Et ce fut parfois très douloureux. Avec Ideal J, tu es rentré dans une communauté hip-hop radicale avec qui tu partageais, sans doute, une condition, et avec elle tu as touché à cette possibilité de te découvrir. La musique t'a absorbé. Elle devient un terrain de jeu existentiel. Tu n'avais que 15 ans. Quelques années plus tard, Kery James, le leader d'Ideal J, entre en religion. Tu décides de partir. Nous sommes en 1999. La religion n'est pas ta grille de lecture du monde.

You are a LUCKY BOY.
 Tu étais un homme
 chanceux car tu avais
 la conscience d'être
 en vie. Et peu l'ont.
 L'autre n'était pas qu'un
 reflet, mais une source
 de savoir avec qui
 tu échangeais pour
 essayer d'aller encore
 plus loin dans la
 compréhension du monde.



C'est la capacité à réfléchir par toi-même qui l'est. C'est la seule qui te mènera à une paix intérieure, disais-tu, et c'est ce qui t'intéresse. Tu ne cesseras de la nourrir. Par tes voyages, tes lectures et tes rencontres. En 2001 sort (*The Story of*) *Espion*, ton premier album solo. Dans le livret tu écris : « Certains jours, je me suis même demandé : amis, qu'est-ce qui m'a pris d'avoir envie de faire ce disque? Et aujourd'hui, à une semaine de sa sortie, je suis persuadé d'avoir bien fait, pour au moins une raison : ces questions font ma vie, tout simplement. Alors je vis, et ça me suffit pour avoir envie de recommencer vite! Paix Mehdi. » Ta musique reste fondamentalement ancrée dans l'esprit d'un hip-hop *old school* mais elle intègre le rock, la pop et l'électro. À l'époque, tu sais que ce mélange des genres risque de heurter violemment les amis avec qui tu as grandi musicalement. Tu as mal. Plus tard, *Têtu* veut t'interviewer sur l'homophobie de certains rappeurs français. Tu acceptes. Et là encore, tu sais que certains risquent de t'en vouloir terriblement. C'est toujours la même menace : penser différemment, c'est être vu comme un traître. Mais il n'en fut rien. Ils étaient tous là, le 17 septembre 2011, m'a-t-on dit. J'étais à Hobart dans une synagogue. La première qui fut construite en Australie. Ta rencontre avec Pedro Winter, manager des Daft Punk, puis de Justice et d'autres artistes de la scène électronique française a été aussi importante que ta rencontre avec Kery James. Pedro et sa volonté farouche de ne mettre aucune limite à la création, pourvu qu'elle fasse danser les gens, te pousse à continuer à creuser ton sillon. Ce n'est ni du rap ni de l'électro. C'est du DJ Mehdi. Pourtant, t'inscrire dans cette mouvance musicale ne fut pas simple. Tu avais tellement peur de trahir tes sources, tes origines, ceux avec qui tu avais commencé. Et puis la musique n'était pas, pour toi, de l'*entertainment*. La musique t'a éveillé à la vie. Les mots et les sons de Woody Guthrie, Hank Williams, John Lennon, Bob Marley, Chuck D, Bob Dylan, Curtis Mayfield, Jimi Hendrix t'ont donné un plein accès, malgré la difficulté à vivre, à la beauté de la vie. Tu voulais être à la hauteur. Tu t'es donc vite interrogé sur ce que tu allais laisser au monde car, pour toi, toute création porte en elle un message. Tu lui as laissé (*The Story*) *of Espion*, *Des friandises pour ta bouche*, *Lucky Boy*, de très beaux et riches albums, qui vont, j'en suis sûre, à leur tour, ouvrir des portes et inspirer d'autres artistes et une force de vie, de celle qui donne envie de se lever tous les matins et de croire qu'on peut construire un monde meilleur. Un monde avec l'autre. Un monde dans lequel il ne faut jamais lâcher ni nos envies de faire, ni ce qu'on est, ni les valeurs auxquelles on croit. C'est de cela dont on a parlé pendant des années. Mehdi, tu étais un homme heureux. Heureux de la vie que tu avais choisie et que tu menais. Et cette réalité est le plus formidable message que tu puisses avoir laissé. Et je dois te dire que si *Portrait* existe aujourd'hui, c'est parce que nous nous sommes rencontrés •

Avec toute ma reconnaissance,

Rachèle